

LADIEV
DE MAZARIN

A MONSEIGNEVR

LE PRINCE,

Auec la responce qu'il luy a fait
pour l'empescher de partir.

A PARIS,
M. DC. XLIX.

L'ADIEV
DE IVLES MAZARIN
A M. LE PRINCE.

Et la responce qu'il luy a faitte.



ONSEIGNEVR,

(Car il faut que ie m'humilie) que les choses de la terre ont d'estranges reuerfis & de fatales vicissitudes, vn iour fuit deuant l'autre, & celuy-cy, fuit celuy-là; de telle sorte que l'instant presant, mesme a produit ce que n'auoit pas l'instant passé, & que les choses qui estoient il ya vn moment ne sont du tout plus, dans cette eternelle inconstance de toute la nature, ie ne m'estonne point de voir les bouleuersements de ce temps icy, ce n'est pas d'aujourd huy qu'on a veu des sujets temeraires & des peuples infideles, de temps en temps nous voyons les sujets se rebeller contre leurs Princes & secouer le joug des loix qu'ils ont long-temps adorées, sur tout les François, dont la fougue n'est que trop recognüe de tous les peuples de la terre, sont sujets à ces soulemens, quoy toutefois que ces crimes ne manquent point d'exemples dans toutes les Histoires anciennes & nouuelles, il n'est personne qui iusques icy les ayt peu autoriser, ces violences populaires ont de tout temps esté scandaleuses aux ames obeissantes, Dieu a graué dans l'autorité Royale vne certaine marque de Diuinité, qu'on ne peut violer sans deuenir sacrilege, & des Roys, découle sur leurs Ministres vne certaine splendeur qu'on ne peut obscurcir sans deloyauté, en s'attaquant au seruiteur, on ne manque point de se declarer contre le Maistre, & quant on frappe la teste sur laquelle la Couronne iette ses rayons, on blesse du mesme coup le chef Couronné. Toutes ces puissantes considerations, Monseigneur, vous ont assez fait comprendre le crime des Parisiens, qui est déclaré contre mon innocence, vous auez veu la playe qu'on a fait à vostre Monarque, en conspirant contre ma personne, il m'auoit esleu pour estre l'administrateur de ces grandes affaires, & lors qu'on a empesché l'exercice de ma charge, vous auez trop cognu qu'on a condamné indignement son election. Cette cognoissance, Monseigneur, qui vous a ietté dans mon iuste party, donne à tout le monde l'admiration de vos vertus incomparables, vous auez veu de quel zele j'ay procuré le bien de ce Royaume, & vous n'auiez peu consentir à son ingratitude, il me rend de mauuaise sorte la recompense des grands seruices que ie luy ay rendus, mais ie suis trop payé de vostre seule recognoissance, par la bien-veillance que me tesmoigne encore la Reyne, & qu'elle ioint à la vostre, ie suis trop heureux d'estre déclaré innocent parmy les clameurs de tant de voix qui me nomment criminel. C'est aux grandes ames à faire estat des approbations des grands Genies, & à mespriser ceux du commun; la vostre, Monseigneur, m'est plus chere que celle

de toute la terre ensemble, & ce n'est vn extreme bon heur parmy mes malheurs, me voyant persecuté d'une lasche populace, de me voir protégé par vn bras victorieux & triomphant. En cet estat glorieux Monseigneur, quoy que meditent mes ennemis, ie pourrois sans presumption esperer d'en prendre vengeance, vous estes en possession de vaincre, & moy ie pourrois aisement entrer en celle de punir; mais à quoy m'auroit seruy d'entrer dans l'Eglise, si ie voulois faire comme le reste du monde: Ce n'est point par vn chemin de sang & de carnage que nous entrons dans le Ciel, saint Pierre ne donna iamais qu'un coup de son espée, encor fut elle aussi tost remise que tirée, & les Disciples qui le suiuiroient n'auoient point de mains pour frapper, ils se contentoient des cœurs pour soupirer. Dans le rang que ie tiens ie ne dois auoir d'autres armes que mes plaintes & mes prieres; ie vois vn peuple forcené qui m'outrage, avec des yeux dont le cœur attendry leur pardonne, ie craindrois mesmes d'obeir au Seigneur, & quoy qu'ils me chassent, ie ne secouë point contre eux la poudre de mes pieds, i'ayme mieux ouurir sur eux la source de mes larmes, le Ciel me sera telmoin de quel ame i'ay gouuerné les affaires de ce Royaume qui me persecute, & qu'apres la deuotion que i'ay pris peine a y introduire, leur haine est en eux vne espee de barbarie, & en moy vne espee de martyr; n'importe, les douleurs, les peines, & les supplices du monde sont les marques infailibles des seruiteurs du Maistre, qui patiemment y a enduré toutes ces choses. A dieu donc Monseigneur, ma pieté m'ordonne que ie me retire, quant on nous poursuit en vn lieu, il faut que nous fuyons en l'autre; me roidir contre la necessité me seroit vn peché preiudiciable, ie cours d'ocques où mon destin m'appelle, abandonnez-le Monseigneur, & suinez le vostre; vous estes l'amour du peuple comme i'en suis la haine, maintenez la gloire que vous vous estes acquise & ne l'abandonnez point avec vne fortune miserable.

Monsieur le Prince au Cardinal.

MONSIEUR, Je suis bien esloigné de vous accorder vn dessein dont ie vous veux diuertir; vous entrez trop tard dedans les maximes de l'Eglise, & vous m'apprenez icy de fait vne estrange reuolution des choses, quand vous voulez iouter le personnage de deuor. Si l'on scauoit à Paris le discours que vous me faites icy, l'on se mocqueroit de vous & de moy; de moy qui vous escoute, & de vous qui m'en entretenez. Vous tesmoignez en ce rencontre moins de pieté que manque de courage. L'on ne nommeroit point vostre départ vne retraite, l'on l'appelleroit vne fuite; & ce peuple que vous mesprisez si fort dresseroit des trophées de vostre deroute, aussi-tost que vous seriez party. Vous n'apprehendez point dites-vous les iugements d'une populace, bien souuent Monsieur, ils sont pourtant la voix de Dieu. Je ne scay si vous mettez la haine qu'on vous porte; Mais quand ie la voy si constante & si generale, & que vous me descouurez vostre terreur & vostre crainte, ie n'ose ny le craindre ny en douter. Vne ame innocente n'est iamais craintive; & l'on peut faire mourir vn cœur genereux, mais non pas le faire troubler. Ne vous imaginez pas que l'affection de la Reyne ny la mienne vous iustificient. Bien souuent les Grands sont plus auégles que les plus petits; & quand ie considere que tant d'yeux ensemble voyent ne mesme chose, i'ay peur que ie me trompe d'en croire voir vn autre. Je scay

bien que la personne des Roys est sacrée, & que leurs fauoris le sont aussi: Ce
 sont toutefois ceux qui sont dignes de la faueur qu'ils ont receüe, & non pas
 ceux que les Roys des-aprouueroient s'ils les connoissent. Comme les priuer
 des vns est vn crime, les deliurer des autres est generosité; & dans ce rencon-
 tre ie doute de quelle nature est le feu de ceux qui vous en veulent, & ie ne
 conclud point que certe ardeur soit vostre iniustice, à cause que c'est celle du
 peuple, bien souuent iniuste. Car enfin Monsieur, le peuple seul ne vous ac-
 cuse pas, vn Parlement tout entier fait la mesme chose avec luy. De sorte que
 pour vous blâmer, les petits s'accordent aux grands, & les fols se ioignent aux
 sages. On vous charge de diuerses sortes de crimes; & comme en deuenant vo-
 stre protecteur, ie suis en quelque sorte deuenu vostre plege. Si vous vous en
 allez sans vous iustifier, vous accuserez icy l'innocent en la place du coupable.
 Dequoy, si vous estes criminel, ne m'accuseroit-on pas si ie souffrois vostre de-
 part; & si vous estes iuste, que craignez vous? il faut necessairement que ie
 rende compte de vostre personne. Si vous ne le voulez faire vous-mesme, les
 François sont suiets aux souleuements, dittes-vous. Faites-nous voir bien clai-
 rement auourd'huy que ce qu'ils font soit vn effet de mauuaise habitude, au-
 trement nous croirons que c'est plustost vn trait de iustice. Ce n'est point la
 coustume en ce pais aux accusez de condamner les accusateurs, ny aux offen-
 ces de pardonner aux offenses. Vous pratiquez icy d'estranges maximes, &
 ie crains que les precedentes ayent esté semblables. A ne vous rien dissimuler,
 vos façons de faire sentent vn peu l'Espagnol, il y a de l'enfleure en vos paro-
 les; & quand vous montrez vn courage bas, vous employez des discours bien
 superbes. Je vous coniure Monsieur de penser que vous estes en France, &
 que vous n'en estes pas encore sorty: On ne quitte pas le gouuernement d'vn
 Estat, comme on fait la conduite d'vne Cabane; & apres auoir penetré ius-
 ques au fond des intentions d'vne Monarchie, cette mesme Monarchie doit
 estre en suite vne prison perpetuelle. Ce n'est pas que ie me desfie de vous, &
 que ie croye que le Roy eust suiuet de craindre qu'vn iour vous peussiez trahir
 son seruice, apres l'honneur que vous en auez receu. Je veux croire que vous
 en sçaurez conseruer vn digne souuenir; Mais considerez Monsieur, qu'apres
 vous auoir si bien soustenu, il n'est pas iuste que vous m'abandonniez. S'il ar-
 riuoit quelque desastre à l'Estat apres vostre fuite, ou ne m'en estimeroit pas
 innocent, & ie vous en croirois coupable. On s'imagineroit tousiours, quel-
 que chose que ie fisse, que ie serois d'accord avec vous pour profiter de ces in-
 fortunes. Je vous prie, donnons de meilleures impreions aux peuples de ma
 vertu & de la vostre, & taschons de reprendre cette estime que nous auons peu
 s'enfant perduë. Vous voyez de tous costez quel effort se prepare contre nous.
 Vous sçauiez que ce n'est point moy qui ay coniuré cette tempeste, s'y elle doit
 tomber sur quelqu'vn, où fuyez-vous? Est-il iuste que pour vous auoir def-
 fendu vous vous estiez du peril, & vous m'y laissiez; & s'il ne faut rien crain-
 dre de ce qui nous menasse, où fuyez-vous? Est-il iuste que vous abandonniez
 la victoire par vostre fuite, & que ie sois contraint apres vostre depart, ou d'e-
 stre vaincu, ou de combattre tout seul & sans cause contre ma patrie. Cette
 guerre tant que vous demeurez porte vostre nom, & c'est ce qui couure ma
 faute: Car enfin ie doute tousiours que ce ne soit vne faute que i'ay faite; &
 si vous voulez m'oster ce fâcheux soupçon, & m'obliger à vous continuer
 mon affection, demeurez.